

November 1995

Dix ans chez les Manjaks (1978-1988). Les débuts de la mission spiritaine en Guinée-Bissau

Pierre Buis

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>

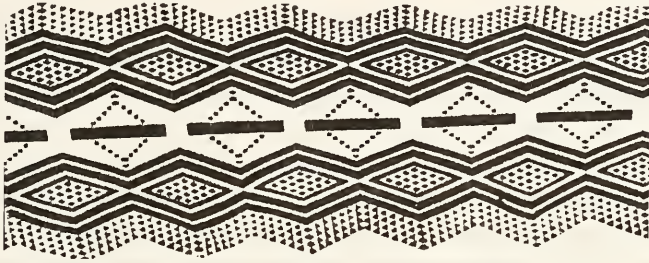


Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Buis, P. (2019). Dix ans chez les Manjaks (1978-1988). Les débuts de la mission spiritaine en Guinée-Bissau. *Mémoire Spiritaine*, 12 (12). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol12/iss12/12>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in *Mémoire Spiritaine* by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.



Dix ans chez les Manjaks (1978-1988) Les débuts de la mission spiritaine en Guinée-Bissau

*Pierre Buis **

Le témoignage que nous livre ici le P. Pierre Buis est intéressant à plus d'un titre. Il nous montre que, récemment, en Afrique, de nouveaux secteurs pouvaient s'ouvrir à une première évangélisation (et maintenant encore ?). Il confirme que l'inculturation, même là où les conditions paraissent favorables, est un objectif à long terme, une œuvre de longue haleine : y parvient-on jamais complètement et est-elle jamais finie ? Il ne cache pas les difficultés qui se présentent pour la constitution d'équipes missionnaires internationales (depuis vingt ans, sur ce point, les choses ont peut-être évolué dans le bon sens ?). L'auteur nous donne bien ses intentions, en concluant : « Je ne peux parler que ce dont j'ai été témoin. »... Ce qui nous prive de savoir comment s'est poursuivie et ce qu'est devenue l'expé-

* Le P. Pierre Buis, spiritain, a d'abord été professeur, en France, dans diverses maisons de formation de la Congrégation du Saint-Esprit, de 1958 à 1978. Ensuite se place son expérience apostolique en Guinée-Bissau, objet du présent article. De 1988 à 1997, il s'adonna de nouveau au professorat, au Gabon et au Congo-Brazzaville. Depuis 1997, il est responsable-adjoint de la Bibliothèque de la Province spiritaine de France, à Chevilly-Larue. Il est l'auteur des ouvrages suivants : Pierre BUIS, *Josias*, Éditions du Cerf, Paris, 1958. P. BUIS, *Le Deutéronome*, Beauchesne, Paris, 1969. P. BUIS, *La notion d'Alliance dans l'Ancien Testament*, Éd. du Cerf, Paris, 1976. P. BUIS, *Théologies du tiers-monde, du conformisme à l'indépendance, le colloque de Dar-es-Salam* (traduction), L'Harmattan, Paris, 1977. P. BUIS et A.M. GOGUEL, *Chrétiens d'Afrique du Sud face à l'apartheid*, L'Harmattan, Paris, 1978. P. BUIS, *Le Livre des Rois*, Gabalda, Paris, 1997.

rience pastorale qu'il a vécue. Mais peut-être quelqu'un nous parlera-t-il un jour de la suite ?

Un projet tardif

Longtemps, la Guinée-Bissau, petit pays de 36 000 km² qui s'enfonce comme un coin entre la Casamance et la Guinée-Conakry, n'avait pas attiré les spiritains, pourtant présents dans ces deux pays voisins.

Jusqu'en 1955, le gouvernement portugais en refusait l'accès aux missionnaires étrangers ; on y aurait bien accepté les spiritains portugais mais l'Angola accaparait tout le personnel disponible. Ce pays très pauvre n'avait, d'ailleurs, pas la cote : les fonctionnaires qu'on y nommait se considéraient comme punis !

Le projet de mission spiritaine dans cette région est né à Dakar, en 1978. Les années précédentes, on avait remarqué que les Manjaks venus de Guinée-Bissau, entraient en masse dans les catéchuménats du Sénégal. La question s'est vite posée à leurs aumôniers, et plus spécialement au P. Gustave Bienvenu : peut-on évangéliser en profondeur un groupe de migrants, s'il n'y a pas de répondant dans leur pays d'origine où ils retourneront ? Le pays avait bien été évangélisé par les franciscains portugais depuis 1933 ; mais la guerre d'indépendance avait détruit beaucoup de structures et diminué le personnel missionnaire. Pour le pays manjak, il restait seulement trois franciscains à Canchungo.

Le P. Pierre Haas, Supérieur des spiritains du Sénégal, et le P. Bienvenu ont donc élaboré un projet de mission en pays manjak et ont rencontré don Settimio Ferrazzetta, nouvel évêque de Bissau ¹, en novembre 1978. Après une visite du secteur, ils ont décidé d'implanter une mission spiritaine qui aurait son centre à Bajob ², un village de 300 habitants, à 28 km à l'ouest de Canchungo.

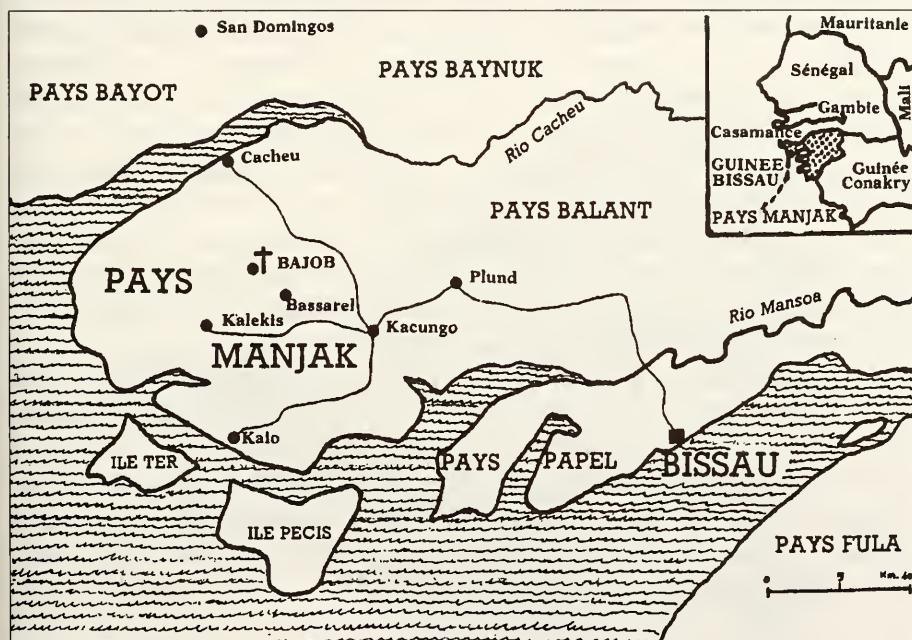
Cette implantation, peu habituelle dans une aussi petite agglomération, était motivée par le fait que les gens de Bajob étaient bien représentés dans les communautés chrétiennes de Dakar. Si l'on voulait toucher les racines culturelles du peuple manjak, il valait mieux rester en milieu rural.

1. Mgr Ferrazzetta est décédé en 1999.

2. Prononcer "Badiob".

Le pays manjak

Il est situé à l'ouest de la Guinée-Bissau, dans une sorte de presqu'île, délimitée, au nord, par le Rio Cacheu, et au sud-est par le Rio Mansoa. C'est un pays de terrains sablonneux, totalement plat, où la mer entre par de multiples marigots salés, prolongé par plusieurs îles. Le climat est tropical humide avec une saison des pluies de 4 à 5 mois (de la fin mai à la fin d'octobre) et une longue saison sèche. La pluviosité est suffisante pour entretenir une forêt clairsemée et toujours verte, alternant avec des savanes arborées. La mangrove occupe une surface importante.



L'économie est uniquement agricole et vise à l'autosuffisance. La principale culture est celle du riz, soit en rizières inondées dépendant de la pluie, soit dans des champs défrichés chaque année après plusieurs années de jachère. On cultive aussi l'arachide, le manioc, l'igname, le maïs, les haricots et divers légumes. Les fruits sont abondants : bananes, mangues, pommes-cajou, agrumes, papayes, ananas. Mais l'arbre-vedette est le palmier (*eleis*) qui fournit l'huile de la pulpe et de la noix (palmiste). On en tire aussi le *vin de palme*, que les

hommes récoltent deux fois par jour, boisson qui est le ciment de la vie sociale. Le palmier fournit aussi des matériaux pour de multiples usages. *L'élevage* (vaches, chèvres, porc, volaille) se fait en stabulation libre, sauf à la saison des rizières. Mais la viande est réservée aux repas rituels et aux fêtes. Pour la ration ordinaire, on se rabat sur le poisson, les coquillages ; au mieux, sur la viande de chasse. L'artisanat est celui des peuples de la forêt.

La spécialité manjak est *le tissage* qui, par un procédé original, donne des dessins géométriques variés à l'infini (*voir illustrations au début et à la fin de l'article*). Mais on ne peut écouler la production sur place et il n'y a guère qu'au Sénégal que ce travail puisse être une source de revenus. Pour l'usage local, on ne fait que des tissus uniformes pour habiller les morts.

La pauvreté des ressources, une forte natalité et un individualisme assez marqué ont fait des Manjaks des candidats à l'émigration. Si le village de Bajob comptait 300 habitants, ceux-ci avaient à peu près autant de parents établis en France. Presque tous les jeunes passaient quelques années au Sénégal et tous ne revenaient pas au pays natal. Des villages manjaks existaient en Gambie et au Sénégal. Mais la plupart des émigrés vivaient en ville, au Sénégal, en France ou au Portugal. Ce phénomène amenait les Manjaks à s'intéresser beaucoup plus au monde francophone qu'à la Guinée-Bissau qui tenait à préserver son héritage culturel portugais. Bien enracinés dans leur terre, ils l'étaient beaucoup moins dans leur nation !

Le déroulement de la guerre d'indépendance menée par le PAIGC³ (parti d'Amilcar Cabral) avait d'ailleurs contribué à marginaliser les Manjaks. S'ils avaient participé à la lutte, c'était dans d'autres partis qui se sont retrouvés hors-la-loi au moment de l'indépendance (1973). Le ressentiment des manjaks envers le PAIGC rejaillissait sur les Cap-Verdiens qui dominaient ce parti ; ce qui explique que le coup d'état, en 1980, de Nino Vieira contre Luis Cabral ait été bien accueilli.

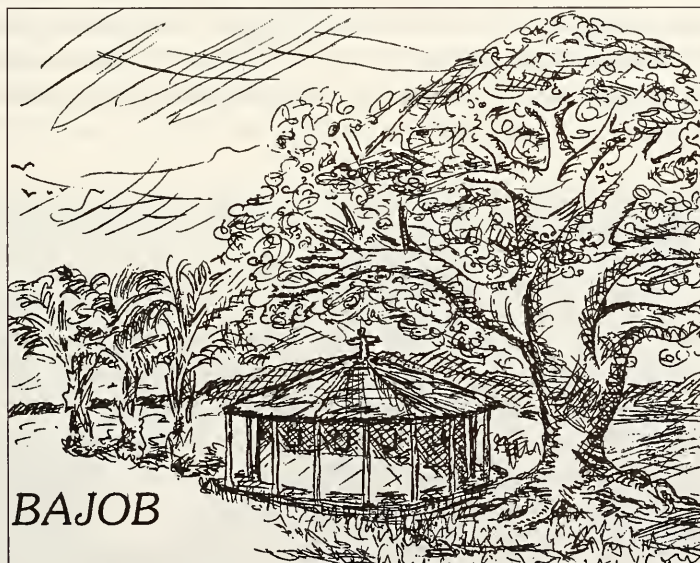
Les spiritains engagés dans la mission manjak

Une première équipe avait été constituée dès le printemps 1978, avant même que le P. Haas ait rencontré l'évêque de Bissau. Elle comptait quatre personnes : deux pères français, le P. René des Déserts, qui avait déjà un

3. PAIGC : Parti Africain de l'Indépendance de la Guinée et du Cap-Vert.

certain nombre d'années d'expérience missionnaire, et moi-même ; José Costa, jeune spiritain portugais qui sera ordonné en octobre 1979 ; et Albino Fernandes, stagiaire, aspirant spiritain. L'équipe ne sera au complet à Bajob qu'en janvier 1980. Je passai, avec le P. des Déserts une année de préparation à Dakar, pour arriver sur notre lieu d'apostolat à l'automne 1979. Les deux autres nous rejoignirent le 20 janvier 1980.

La composition de l'équipe allait changer rapidement. Dès 1982, le P. Costa était rappelé au Portugal pour un stage d'aumônier militaire et retenu par ses supérieurs jusqu'en décembre 1986. Albino Fernandes, terminant son stage en juillet 1981, sera remplacé par des coopérants de la DCC⁴. En 1985, le P. des Déserts demanda sa mutation pour un pays francophone et fut remplacé par le P. Michel Gerlier, venant de Pikine (banlieue de Dakar).



BAJOB

En 1984, arrive pour quelque temps le Frère André Gimbert. Deux stagiaires africains font aussi un séjour à Bajob : un Manjak, Clément Gomis, ordonné prêtre à Saint-Louis : il fera un essai au noviciat spiritain de Mbalmayo mais ne donnera pas suite et sera finalement incardiné dans le diocèse de Bissau. L'autre, Bernard Lambal, frère d'une congrégation sénégalaise,

4. DCC : Délégation Catholique pour la Coopération (organisme français).

accomplira son noviciat spiritain et fera profession en 1985 ; nommé à Bajob après ses vœux perpétuels, il mourra à Dakar le 31 mars 1990. Pour permettre deux autres implantations, la province du Portugal répondit aux demandes qui lui étaient faites et envoya deux jeunes pères : le P. Joao-David Coelho, en 1986, et le P. Manuel de Sa Paula, en 1987.

Un des inconvénients produit par cette « valse » du personnel a été que l'équipe fut uniquement francophone pendant plus de quatre ans. Et les périodes d'internationalité n'ont pas été des réussites. Aussi, quand il s'est agi d'ouvrir une deuxième mission à Caio, elle a été prise en charge par les Portugais seuls, les Français restant à Bajob. Il faut dire que, pendant son séjour au pays, le P. Costa avait ouvert une souscription pour cette future mission ; on ne pouvait pas honnêtement la confier à un autre !

On peut s'étonner qu'on n'ait pas prévu, dès le début, une équipe de sœurs pour ce secteur. Ce n'est qu'en 1990 que les Spiritaines arriveront à la suite des patientes démarches du P. Costa. Les autres secteurs du pays manjak n'avaient d'ailleurs reçu des religieuses (Brésiliennes) que peu avant.

Les premières années

Pendant l'année 1979, l'évêque et les franciscains de Canchungo s'étaient chargés de construire la maison avec l'aide des villageois. En attendant, le P. des Déserts et moi résidions à Dakar, au milieu d'un groupe de familles manjak, ce qui nous permettait l'apprentissage de la langue.

Avec le P. Bienvenu, nous avons entrepris de polycopier un catéchisme manjak, divers textes liturgiques expérimentés au Sénégal, un recueil de chants et nous avons rassemblé le matériel à emporter ; avec, entre temps, trois brefs séjours en Guinée-Bissau pour y prendre des contacts.

Fin janvier 1980, les quatre membres de la première équipe se trouvèrent donc à pied d'œuvre. Au fur et à mesure des demandes des villages du secteur, autour de Bajob, nous avons mis en place un catéchuménat, des sessions de formation pour les catéchistes (les volontaires ne manquaient pas !), la pastorale courante pour les chrétiens plus anciens.

En juin 1981, un premier village construisit sa chapelle ; l'année suivante, six autres villages en firent autant ; d'autres encore par la suite. L'année 1982 a vu les premiers baptêmes et 1983 les premières confirmations.

Sans négliger le secteur de Bajob, dès la fin de 1981 nous avons répondu à des appels venant de Caio, un gros bourg, à 55 km plus au sud : de la communauté chrétienne qui s'y était formée avant la guerre d'indépendance, il ne restait que quelques individus. J'y faisais des visites régulières ; puis on y a placé un catéchiste. Finalement, nous avons pu y obtenir un terrain et, d'entente avec l'évêque, la décision a été prise d'y ouvrir une deuxième mission. Après la construction d'une maison, en 1987, la mission sera fondée l'année suivante.

Une autre extension s'est bientôt imposée. L'évêque nous demandait de prendre en charge une paroisse de la périphérie de Bissau. Nous étions favorables à ce projet, ne serait-ce que parce que nous avons besoin d'un pied-à-terre à Bissau pour les achats et démarches. Les confrères franciscains ou PIME⁵ nous ont toujours bien reçus, mais on est mieux chez soi. Cette nouvelle installation se réalisera en 1988.

Dans ce quartier, nous rencontrerions sûrement des Manjaks ; mais il était bon que notre mission ne soit pas prisonnière d'une seule ethnies. Nous y étions déjà invités depuis que nous avons pris en compte un village joola relevant de notre territoire où se développait une sympathique petite communauté.



Le P. Michel Gerlier à la mission de Bajob.

5. PIME : Pontificio Istituto Missioni Estere (Missions étrangères de Milan).

En 1986, les communautés des divers villages avaient déjà une taille suffisante pour qu'on les organise en communautés de base coiffées par un conseil paroissial. L'année suivante, la paroisse de Bajob était officiellement érigée. Il ne lui manquait qu'une église paroissiale : alors que tous les autres villages avaient leur chapelle, à Bajob on se réunissait sous un beau manigier (avec, comme « roue de secours », l'oratoire de la communauté).

Connaissance de la culture manjak ?

Le fait qu'il y avait une forte demande du baptême (pour des motifs sans doute assez intéressés) de la part des Manjaks aurait pu nous faire négliger le souci de connaître en profondeur leur culture. Mais ce n'a pas été le cas. Plongés dans la vie des villages, il nous était facile d'observer. Dans tous les détails de la vie quotidienne, dans les célébrations qui rythment l'année, dans les cérémonies funéraires, une religion se vivait. Un moment privilégié pour la découvrir était l'initiation des garçons. Chez les Manjaks de l'ouest, elle avait lieu tous les 21 ans, chaque village à son tour. Nous avons pu y assister six fois ; nous pouvions visiter les campements des initiés et même y prier avec les catéchumènes et les chrétiens qui y participaient.

Mais il ne suffit pas d'observer, il faudrait comprendre. Et là, personnellement, je reconnais que je ne suis pas allé bien loin. À l'occasion, nos amis essayaient bien de nous expliquer telle ou telle pratique, mais sans en donner le sens profond.

Pendant deux ans, nous avons eu pour voisin un étudiant américain (accompagné par sa femme) qui menait une recherche sur les structures de la société manjak. Très bien accepté dans les villages, il avait même pu enquêter sur les cérémonies des femmes, une religion parallèle redoutée des hommes et qui nous échappait largement. Il avait promis de nous envoyer sa thèse : a-t-elle jamais vu le jour ?

Peut-on dire que notre effort pour comprendre ce monde a instauré un dialogue ? Je crois que nous en sommes restés aux préliminaires. Il aurait fallu durer bien au-delà de neuf ans ; mais ce n'était pas la politique de nos supérieurs ! Nous pouvions avoir l'illusion d'avoir commencé l'inculturation de l'Évangile. Liturgie et catéchèse étaient en manjak (sauf à Caio et Calquisse où la population était plus mêlée) ; les chapelles étaient ornées d'ob-

jets symboliques du crû. Contrairement à d'autres missionnaires de Guinée-Bissau, nous respectons des pratiques comme les cérémonies aux ancêtres, les funérailles traditionnelles, l'initiation.

Tout cela apprivoisait la culture manjak, mais ne l'évangélisait pas encore. J'ai quand même confiance que les Manjaks qui ont opté pour le Christ et commencé à trouver leur place dans l'Église finiront par réussir l'inculturation dont nous rêvions. Si notre mission était de se faire rencontrer la culture manjak et l'Évangile, nous ne pouvions pas nous désintéresser de la rencontre avec la modernité. Nous en représentons un visage ; le pouvoir politique, un autre (socialisme athée pas trop « scientifique »). Même tempérée par la charité évangélique, la rencontre n'était pas facile.

Problèmes pastoraux

Conformément au projet initial, nous avons voulu enraciner cet embryon d'Église dans la culture manjak. Toute la liturgie était en manjak, mais à partir des textes romains. Le catéchisme que nous avons apporté de Dakar, était une adaptation de celui de toute l'Afrique de l'Ouest. Des manjaks ont composé des chants religieux ; quelques objets traditionnels sont entrés dans le mobilier des chapelles. Des étrangers ne pouvaient pas aller plus loin dans l'effort d'inculturation : ce sera l'œuvre des Manjaks eux-mêmes.



Célébration eucharistique à la mission de Bajob.

Il faut reconnaître aussi que notre connaissance de la culture et surtout de la religion traditionnelle ne progressait que très lentement ; même si nous pouvions observer beaucoup de choses, les clés ne nous étaient pas données. Les Manjaks sont connus pour leur culte du secret : même des choses que tout le monde sait et doit savoir sont "top secret" (par exemple la date de l'initiation). L'instabilité du personnel spiritain a certainement freiné cet indispensable enracinement de l'Évangile dans ce peuple sympathique et très ouvert.

Un des problèmes qui s'est vite posé à notre pastorale était celui de la mobilité de la population jeune. Chaque année des centaines de jeunes, et un certain nombre d'adultes, partaient au Sénégal, au moins pour quelques années. Chaque année donc, il fallait reprendre de nouvelles promotions de catéchumènes, avec l'impression, assez décourageante, de travailler « pour l'exportation ».

Nous gardions le contact avec les paroisses du Sénégal qui accueillaient ces catéchumènes et certains de leurs catéchistes, avec plus ou moins de succès. Cela nous encourageait à aligner notre pastorale sur celle des paroisses de Dakar : même catéchisme, même programme de catéchuménat (en trois ans), mêmes exigences pour les baptêmes, etc. Ce qui nous a rapidement mis en porte-à-faux avec nos confrères du diocèse de Bissau : il y avait d'ailleurs chez eux une aimable diversité de pratiques pastorales et de théologies. Il faut dire que, pour couvrir le territoire de son diocèse, notre évêque avait recruté large : des prêtres et frères de cinq instituts, des religieuses de dix congrégations, relevant les uns et les autres de neuf nationalités (Italie, Portugal, Brésil, Cabo-Verde, Sénégal, Guatemala, etc.). Ce n'est qu'en 1987, après de laborieuses discussions, qu'un plan commun a pu être établi pour le catéchuménat.

De toute façon, nous avons toujours eu le souci d'insérer la communauté de Bajob dans l'Église de Guinée-Bissau. Ce qui nous y encourageait, c'était le fait que l'élément le plus dynamique de nos communautés était formé par les lycéens, étudiant à Canchungo ou à Bissau : ils participaient aux activités des communautés de ces villes et en rapportaient des idées pour leurs villages. De même les éléments plus stables des villages, en particulier les catéchistes, participaient assez volontiers à des activités diocésaines : sessions de formation pour les catéchistes, pèlerinages diocésains, visites à d'autres missions. Notre évêque passait à Bajob au moins deux fois chaque année, souvent pour nous amener des visiteurs.

Nous-mêmes, avons pris nos responsabilités dans le diocèse : j'ai moi-même été six ans au conseil presbytéral ; le P. Michel Gerlier au conseil économique. Et, en 1987, le P. Costa était nommé vicaire épiscopal pour la

zone nord. J'ai également participé à l'animation de sessions de formation de catéchistes, de retraites diocésaines etc. Sans compter les amitiés que nous avons nouées dans beaucoup de paroisses et de communautés. Là encore on peut regretter qu'il n'y ait pas eu plus de continuité dans ces engagements.

Actions pour le développement

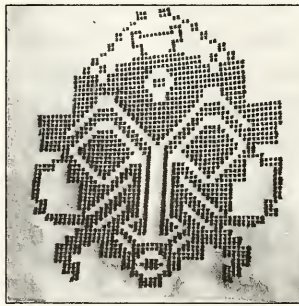
Agir pour le *développement* du pays, selon nos possibilités, fut l'une de nos préoccupations ; d'autant plus que nous avons trouvé en Guinée-Bissau une pauvreté à peine imaginable. Nous avons même souffert plus que d'autres des pénuries chroniques (carburants, pièces, petites fournitures) car nous avons des besoins plus grands (voiture, photocopie, logement, etc.). Nous avons partagé certaines de nos « richesses », prêté certains matériels. Mais nous n'avons pas voulu imiter certains de nos collègues qui faisaient venir d'Europe des conteneurs entiers de matériel et de denrées ; qui faisaient travailler des équipes de volontaires étrangers pour des constructions que les maçons et charpentiers de Guinée étaient capables d'exécuter (même si la réalisation n'en était pas aussi rapide). Notre politique était de ne mettre en place que des activités qu'un successeur africain pourrait gérer ; et de ne rien faire sans les intéressés.

Pour les *constructions*, nous pouvions fournir le financement, grâce aux subventions que la mission de coopération française ne nous refusait jamais. Nous pouvions aussi aider à acheter les matériaux, ce qui supposait un moyen de transport et des relations. Nous avons ainsi permis à divers villages de construire des écoles, des dispensaires et, finalement, un foyer pour les lycéens à Canchungo. À l'aide d'un moule prêté par la Caritas diocésaine et d'un autre reçu d'un groupe tiers-mondiste de Taverny, nous avons pu mettre en route une entreprise de cimentage de puits, animée par le F. Gimbert puis par le P. Gerlier. La centaine de puits était atteinte en 1989.

Il était difficile de ne pas intervenir dans le domaine de la *santé*, ne serait-ce que pour conduire les malades à l'hôpital de Canchungo. Nous pouvions aisément nous procurer des médicaments et la tentation était grande de les distribuer à tous les quémandeurs. On nous priait de ne pas faire concurrence à la « santé de base » officielle qui demandait une certaine participation aux villages, mais il était difficile de ne pas intervenir quand les livraisons réglementaires de médicaments tardaient trop ou étaient détournées. Ce qui a amené pas mal de frictions avec les autorités, surtout en septembre 1987, à la suite d'une

épidémie qui avait fait quatre morts à Bajob même, et des dizaines, à Bissau. On nous reprochait surtout d'avoir dit qu'il s'agissait du choléra ! Nous avons donc dû renoncer à intervenir dans ce domaine, malgré les carences évidentes des services publics. En fait, la grande difficulté dans ce domaine était que nous voulions remplacer la mentalité traditionnelle par un esprit plus scientifique, visant à l'efficacité. Et c'était un choix difficile pour nos amis. Un exemple : pour conduire un malade à l'hôpital de Canchungo nous demandions une contribution de 3 000 pesos (2,50 \$) ; une famille a trouvé que c'était trop cher et s'est tourné vers les devins : ils ont prescrit des sacrifices qui sont revenus à 120 000 pesos... et n'ont pas guéri le malade ! Devons-nous leur donner tort ?

J'arrête là cet aperçu, car je ne peux parler que de ce dont j'ai été témoin. En effet, au printemps 1988, mes supérieurs décidaient de répondre favorablement à la demande de la F.A.C. (Fondation de l'Afrique Centrale) qui me voulait comme professeur au scolasticat spiritain de Libreville. Notre équipe a eu du mal à encaisser le coup, du fait qu'aucun remplacement n'était prévu au moment même où on devait ouvrir la maison de Bissau. En partant, au début de septembre 1988, je restai confiant en l'avenir de la communauté chrétienne du pays manjak. Elle n'avait sans doute pas atteint sa vitesse de croisière, mais il y avait suffisamment de jeunes chrétiens pour la faire progresser ⁶.



Tissage manjak :
motif de masque.

6. BIBLIOGRAPHIE (quelques titres en français) :

ANDRÉANI (J.-Cl.) et LAMBERT (M.-L.), *La Guinée-Bissau : d'Amilcar Cabral à la reconstruction nationale*, Paris, L'Harmattan, 1978 ; DAVIDSON (Basil), *Révolution en Afrique : la libération de la Guinée portugaise*, Paris, Seuil, 1969 ; DIOP (Amadou Moustapha), *Société Manjak et migration*, Bessançon, Chez l'Auteur, 1996, 201 p., 15 planches illustrées, 10 pages de bibliographie ; GAILLARD (Gérald), "Guinée-Bissau : un pas douloureux vers la démocratie", *Afrique contemporaine*, n° 191, juillet-septembre 1999, p. 43-57 ; MARTINS (Miguel), « Le conflit en Guinée-Bissau : chronologie d'une catastrophe », *L'Afrique politique 1999*, Paris, Karthala, 1999, p. 213-218 ; *Pentecôte sur le monde*, n° 152, mai-juin 1982, Dossier : « Les Manjak, un peuple en migration » ; SÉNA (L.) et LAMBERT (M.-L.), *L'éducation en république de Guinée-Bissau. Situation et perspectives*, Paris, IRFED, 1977 ; ZIEGLER (J.), *Main basse sur l'Afrique*, Paris, Seuil, 1978, p. 195-222.